

## Le premier texte du père

Normand de Bellefeuille

---

Number 58, Winter 1993

La résistance à l'écriture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14009ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

de Bellefeuille, N. (1993). Le premier texte du père. *Moebius*, (58), 82–84.

## LE PREMIER TEXTE DU PÈRE

Normand de Bellefeuille

*À ma mort, on pourra dire que je fus un bon fils.*  
François Weyergans

*Everything is temporary anyway.*  
Eddie Brickell

L'écrivain résiste si peu, s'imagine tant de choses. Tristes le plus souvent. Le bonheur est si peu son domaine d'écriture. Plutôt la mort. L'écrivain ne résiste pas plus à la mort qu'à l'écriture de la mort. La mort de la mère par exemple. Du père. Oui, fréquemment l'écrivain pense à la mort de son père. Alors, quand elle advient, il en fait un livre – deuil, réconciliation parfois, plus généralement simple opportunisme –; quand le père s'acharne, résiste à sa façon et vit, il lui arrive même, à l'écrivain, d'en rêver l'agonie, pure anticipation bien sûr : profit ou perte? Peu importe le scénario, le livre habituellement se vend bien, on en célèbre *l'authenticité* ou, selon le cas, on y reconnaît, avec une mondaine admiration, *les douloureux pouvoirs de l'imaginaire*.

Mais il arrive – et c'est heureux! – que les fils meurent avant les pères. L'écrivain, se le figurant, tout à coup s'interroge : quel texte pourrait bien produire ce père qui n'a jamais écrit, n'y a même jamais pensé, à propos de ce

filz qui, pour sa part, avait depuis longtemps déjà tout prévu?

L'écrivain s'imagine tant de choses. Et donc, pourquoi pas cela :

«Mon fils est mort. Mon fils est mort qui ne me ressemblait pas. À sa mère plutôt dont il était, disait-on, *tout le portrait* et avec qui il partageait le sens du péché nécessaire...»

L'écrivain s'arrête, relit la prose du père, apprécie tout particulièrement la proposition relative ainsi déportée après l'attribut et qui crée une jolie distorsion au plan du rythme : *est mort qui ne me*, sans compter le spectaculaire retournement qu'opère cette banale dénégation avec la radicalité de l'affirmation qui la précède. Car en quoi donc en effet cette absence de ressemblance devrait-elle immédiatement préoccuper le père alors que le fils, imprévisiblement sans doute, vient tout juste de mourir?

L'écrivain sourit. Le père, qui n'a jamais écrit, n'y a même jamais pensé, décidément l'étonne; un peu plus loin, ça se poursuit même ainsi :

«...Aucun doute sur le choix qu'ils avaient fait, il y a si longtemps, l'un de l'autre. Cela pourra paraître invraisemblable, pourtant, depuis l'adolescence, il n'y eut pas un jour, un seul où il n'ait pensé à sa mort, parlé de sa mort. Mais ce n'est pas cela qui tue. Voilà bien au contraire une indiscutable façon, malgré les sinistres apparences, d'arriver à ne plus du tout y croire...»

Bien davantage que le simple fait de s'y reconnaître, c'est d'y lire le plus inavouable qui dans ce texte soudain le bouleverse. Le jeu a ses risques. Serait-ce à son père, on ne confie peut-être pas aussi légèrement le discours. Si ce père, à son tour, ne savait résister? S'il allait tout révéler, puisqu'il paraît tout savoir? Les manies, les insignifiances, les phantasmes les plus secrets, les petites fraudes, les désirs clandestins, les phobies honteuses, jusqu'à ces deux ou trois anciennes perversions que le fils a pourtant lui-même préféré oublier.

L'écrivain s'imagine tant de choses que l'écrivain s'inquiète : car voilà, ça ne s'écrit déjà plus tout à fait à sa

manière, en son nom propre. Qu'en est-il désormais de sa signature? Trop peu d'adjectifs, encore moins d'adverbes, la phrase bien courte et le souffle sans ampleur même dans les moments les plus intenses : une nécrologie sans rédemption, une nécrologie sans véritable réparation.

Il l'interrompt, relevant difficilement la main de la feuille. Il respire profondément, puis ferme un moment les yeux. S'imagine-t-il maintenant cette douleur au plus creux de la poitrine, lancinante, irradiant jusqu'au coude gauche, s'imagine-t-il cette sueur abondante et son souffle de plus en plus difficile, jusqu'à cette ombre grandissante devant?

L'écrivain s'imagine tant de choses. Tristes le plus souvent. Le bonheur semble si peu son domaine d'écriture. Certains s'ingénient à se figurer leur naissance, douloureuse, d'autres plus simplement leur mort. Il en est, quant à lui, aux derniers instants, aux phrases ultimes quand la sonnerie du téléphone l'oblige à en différer le tragique dénouement. Il porte le combiné près de sa tempe, et le geste aussitôt lui en rappelle un semblable, plus décisif. Il ne dit rien. Il écoute.

La voix de sa mère est réelle, il est question de son père, la voix de sa mère est celle de la catastrophe.